

Traditions et formes nouvelles

Jacques Renaud

Volume 23, Number 92, Fall 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54799ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, J. (1978). Traditions et formes nouvelles. *Vie des arts*, 23(92), 41–46.

Traditions et formes nouvelles

Jacques Renaud



1. Ken BENSON
Figure.
Argile; H.: 91 cm 4.
(Phot. Basil Zarov)

Parler en quelques lignes de la céramique, de la tapisserie et de la sculpture qui se font dans les Cantons de l'Est, ou plus précisément dans la région de Sherbrooke (North Hatley, Way's Mills, Sutton, etc.) tient du défi, et cet article sera forcément incomplet.

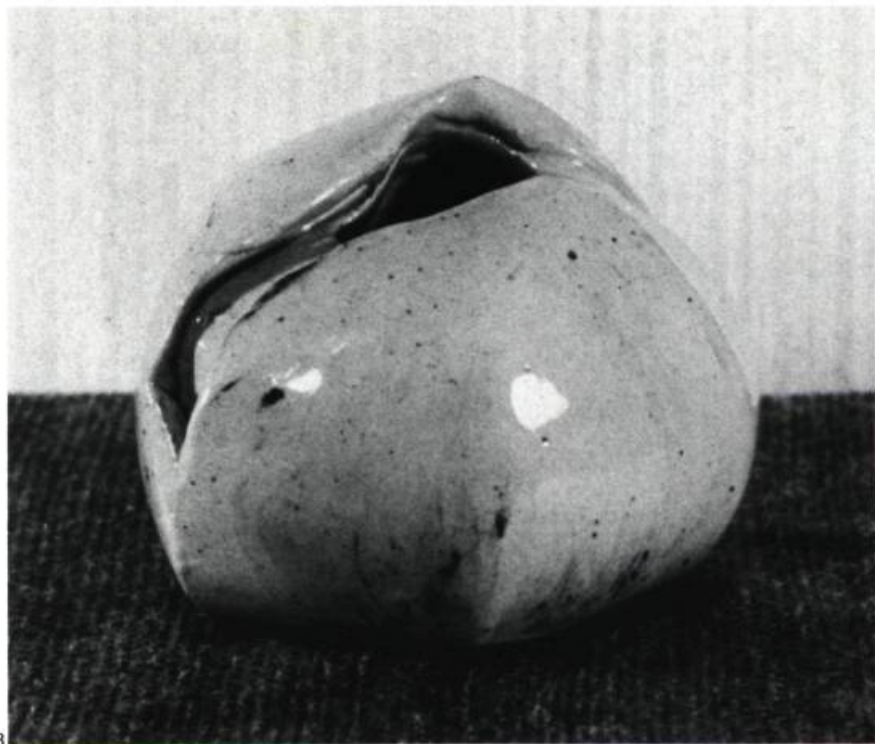
L'espace qui m'est alloué étant limité, je coupe court à ce préambule pour aborder immédiatement ce qui m'a semblé être la manifestation artistique la plus intégrée et la plus remarquable qu'il m'ait été donné de connaître au cours de mon séjour dans cette région, à la fin du mois de mai dernier. Il s'agit de l'école de poterie de Wanda Rozynska, à Way's Mills. Son mari, Stanley Rozynski, qui la seconde, est pour sa part un sculpteur de très grand talent qui a fait passer, sans trop s'en rendre compte, tout son génie créateur dans la transformation de l'ancienne école qu'ils ont achetée, il y a environ six ans, afin que Wanda puisse s'y consacrer à la céramique et à l'enseignement. L'intérieur de l'école, surtout la salle de lecture, mais aussi le jardin sobre et dépouillé qui s'étend à l'arrière et autour de l'édifice, composent un exemple étonnamment émouvant (dans la revue *Vivre* de novembre 1977, Suzanne Piuze a parlé d'un site d'une «émouvante beauté»). L'impression dominante, lorsqu'on visite la grande maison où se donnent, l'été, des sessions de deux semaines d'initiation à la poterie, est celle de circuler à l'intérieur d'un espace ouvert et conscient. Et de ce point de vue, avant même de parler de céramique et avant même de parler de sculpture, c'est d'un tout intégré et pénétré par l'inspiration d'un artiste dont il faudrait ici parler. J'avais déjà éprouvé ce sentiment d'espace conscient (je ne me réfère ici à aucun style ni à aucune esthétique particuliers) en visitant Habitat 67. Ceux qui se promènent à l'intérieur du Complexe Desjardins peuvent même parfois, selon certains témoignages, éprouver quelque chose de semblable. Je ne m'oppose pas à cette impression. Mais ici le sentiment qui s'empare du visiteur est saisissant. Ce genre d'expérience ne pouvant être vraiment décrit, il faut inviter le lecteur à aller voir. Wanda Rozynska a eu le coup de foudre pour la poterie lors d'un séjour à New-York, vers la fin des années cinquante.

te. Elle a étudié et enseigné durant trois ans dans cette ville avant de revenir à Montréal où elle a ouvert sa première école. Quelques années plus tard, les Rozynski acquéraient l'école de Way's Mills. Les listes d'inscription de l'école révèlent que l'on y vient étudier de tous les coins de l'Amérique du Nord (du Connecticut, des provinces de l'Ouest et de l'Est, du Québec et de la région de Sherbrooke — Loïc Therrien y a fait un stage — et même d'Europe, de l'Allemagne de l'Ouest, plus précisément). L'école a donc eu un rayonnement considérable au cours des dix ou douze dernières années, même si, au dire non seulement de Stanley Rozynski mais aussi d'un autre maître en poterie de la région, Dean Mullavy, d'origine américaine et récemment naturalisé canadien, les inscriptions ont baissé de façon considérable. Raisons politiques? Économiques? Un peu tout cela, selon Stanley Rozynski qui, comme Mullavy, est pratiquement unilingue anglais, ce qui n'est pas le cas de Wanda. Nous avons parlé de l'architecture intégrée de l'école Rozynska, du sentiment de beauté qui nous saisit en entrant dans cet espace-école où les stagiaires peuvent loger dans des chambres privées. C'est un même sentiment de beauté grecque, forme à la fois pure, élancée, terrestre et solide, qui s'éveille en nous lorsqu'on a la chance de voir les œuvres de Wanda. Deux de ses anciens élèves, qui demeurent à ses côtés tout en œuvrant de manière indépendante, produisent également des pièces dont les glaçures, surtout dans le cas de Jane Gittens (l'autre céramiste s'appelle Sidney Rosenstone), sont parfois d'une transparence remarquable, surtout dans les gris bleus. Il est rare que la poterie nous atteigne par sa beauté, par une qualité de silence et de conscience, même si, souvent, les pièces de maints céramistes, comme celles de Marco Champagne, par exemple, ou celles de Louise Doucet-Saïto, sont d'une exécution parfaite, simple et raffinée à la fois. C'est, cependant, le cas avec Rozynska et Gittens, comme c'est le cas aussi, mais d'une manière très différente, avec Margo Bureau, de Sherbrooke, qui a délaissé la poterie et la production commerciale pour se consacrer presque uniquement à un irrésistible besoin créateur. Comme presque tous les céramistes que j'ai rencontrés, elle m'a parlé du coup de foudre éprouvé, un jour, à la vue de photographies de cristaux de roche. Fascinée par leur beauté, elle cherche depuis à exprimer ce qu'elle appelle le cœur des pierres, qu'elle ressent comme une présence vivante. Les quelques rares pièces récentes d'elle qu'il m'a été donné de voir la ramènent à des productions antérieures à sa production de potier où l'argile prenait une forme intermédiaire entre la roche et la sculpture. Entre cette période et celle qu'elle aborde aujourd'hui, il y aura eu la pratique perfectionnée du tour et le succès commercial qui finissait, selon elle, par l'enchaîner.

Autre céramiste dont les pièces les plus récentes témoignent d'un grand raffinement dans l'ornementation et d'une sorte d'aplomb archaïque: Nicole Girard, qui exposait, au mois de juin dernier, à la Guilde des Métiers d'Arts, rue Peel, à Montréal.



2



3



4



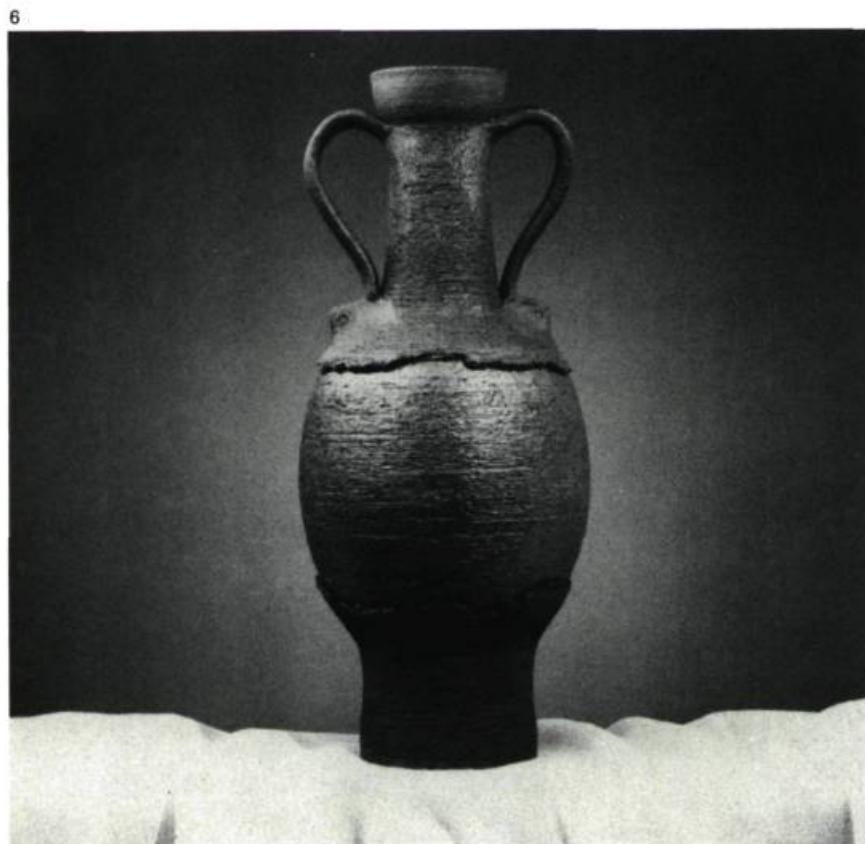
2. Louise DOUCET-SÁITO
Bol; 1976.
Grès; 10 cm x 22.
(Phot. Jean-Pierre Beaudin)

4. Nicole GIRARD
Assiette.
Céramique; Diam.: 25 cm 40.
(Phot. Rosaire Gagnon)

6. Wanda ROZYNSKA
Urne.
Céramique, glaçure à l'oxyde
de manganèse; H.: 55 cm 88.

3. Margo BILODEAU
Céramique à glaçure
transparente.

5. Jane GITTENS
Céramiques à glaçure
transparente; De g. à dr.,
Hauteur: 25 cm 40; 17,78
et 35,56.



La lissière Anke van Ginhoven, d'origine hollandaise, installée à Sutton avec sa famille depuis plus de dix ans, est également une céramiste accomplie, sans compter le fait qu'elle a aussi produit un certain nombre de sculptures en polyester où elle insère des tissus bruts (elle ne teint aucune des laines et aucun des matériaux dont elle se sert dans ses travaux de haute lisse). Elle a conçu des séries de *magna mater* extrêmement convaincantes, impressionnantes. La plus belle que nous ayons pu voir est celle qui appartient à la collection de Nicole Girard.

A quelques pas de l'école de Wanda Rozynska, habite Louise Doucet-Sáito, dont les glaçures, dans les tonalités claires de gris bleu, sont reconnues parmi les meilleures. On semble également apprécier beaucoup, dans divers milieux, ses urnes, obtenues par galettage, que l'on pouvait voir récemment au Musée du Québec.

Ken Benson, un céramiste américain qui séjourne chaque année dans la région, a fait, pour sa part, sensation en exposant à Sherbrooke, il y a environ deux ans, de volumineuses urnes cuites selon les méthodes africaines et auxquelles il avait conféré un cachet archéologique en les brisant puis en les refaçonant. Mentionnons aussi, en passant, les travaux de Denyse Giguère, à North Hatley, compagne du poète et graveur Roland Giguère, passionnément préoccupée par la synthèse forme-fonction.

Nous avons fait allusion plus tôt à Dean Mulvay qui a beaucoup œuvré dans la région depuis des années et qui a contribué à former ou à inspirer de nombreux jeunes céramistes. Ses pièces sont très appréciées des connaisseurs et atteignent parfois des prix élevés. Elles possèdent la qualité du travail à la fois longuement mûri et bien fait. Deux de ses anciens élèves, Allan Garrish et Suzan Bayne, travaillent présentement avec lui à North Hatley où il continue d'offrir, chaque été, des sessions d'initiation à la poterie et à la céramique.

La tapisserie, pour sa part, est prestigieusement représentée par Anke van Ginhoven, dont nous avons parlé plus haut et qui a exposé au Musée des Beaux-Arts de Montréal, en 1977. Cette lissière n'utilise que des matériaux bruts et non teints, comme la laine des moutons (noirs et blancs) qu'elle élève, des chèvres qu'elle élève également. Elle se procure en Ontario du sisal importé de Mongolie qu'elle file elle-même, tout comme elle file la laine de ses moutons et le poil de ses chèvres. Elle utilise également le crin de cheval, la laine mohair, etc. Les nuances de ses tapisseries proviennent des tons naturels des matériaux. Une certaine majesté se dégage de l'ensemble de ses pièces, qui peuvent parfois dépasser six pieds de hauteur et autant en largeur.

Marie Bazinet, qui teint elle-même ses laines, utilise des colorants qu'elle trouve dans la nature environnante, à l'exception du rouge et du bleu dont les éléments de base, la cochenille et l'indigo, sont importés des pays chauds. Elle obtient des mauves, des jaunes, des orangés, des bruns, des beiges, des verts, des ocres, des ors, dont les nuances varient selon la nature du sol où poussent

les plantes et la manière dont elles sont traitées. Marie Bazinet expérimente sans arrêt en ce domaine et espère bien pouvoir, un jour, produire sur place le rouge et le bleu. Le noir, lui, peut être obtenu grâce à une recette qui mêle le fruit du vinaigrier à une eau saturée d'oxyde de fer. Les pièces de Marie Bazinet sont d'un format modeste: «Je veux que la tapisserie puisse entrer dans les maisons.» Le premier contact avec ses tapisseries produit un effet immédiatement réjouissant. A force de travailler à la teinture de ses laines et d'étudier les couleurs, elle semble, avec le temps, avoir amélioré grandement son sens du coloris, de sorte que certaines compositions récentes sont très attrayantes.

Marie Bazinet, lissière discrète, est en pleine évolution; il en est de même de Monique Paradis dont l'intérêt pour le macramé et la tapisserie est récent mais très prometteur. Ses tentatives, faites de laine, de bouts de corde, de bois séché et d'objets insolites, témoignent d'un sens inné de l'équilibre et d'une sensibilité poétique certaine. Elle ressent vivement le silence et le charme du Bois Becket, sanctuaire écologique de Sherbrooke, et y puise une inspiration dont les résultats ne sont pas sans rappeler ce que peut éveiller en nous le contact avec les peintures sur sable des Indiens navajos: le rythme d'une danse ou d'une gaieté venu tout droit des serviteurs cachés du grand Pan.

Pierrette Mondou, pour sa part, a conçu deux pièces démontables à partir de tubulures flexibles autour desquelles s'enroulent les matériaux laineux: *Forêt* et *Pulsations* sont intéressantes, la première, par son immobilité et son hiératisme, la seconde, par le dénouement viscéral et l'éveil énergétique qu'elle exprime. Cette dernière est particulièrement convaincante.

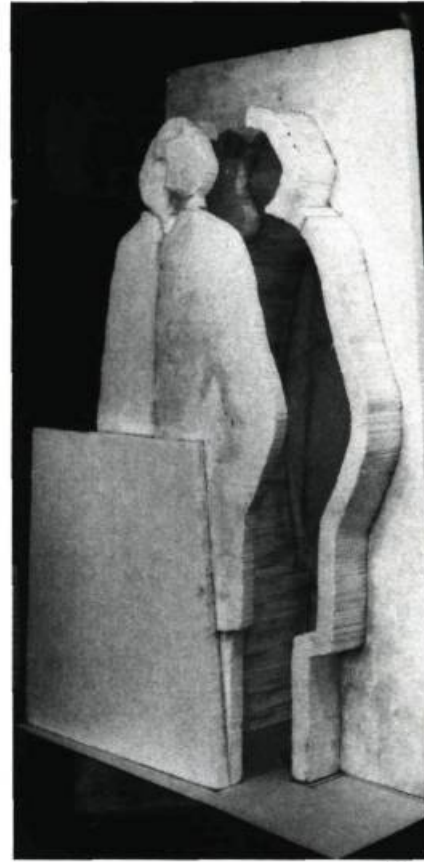
Il faut aussi parler, avant de passer aux sculpteurs, de Mimi Dupuis et de ses émaux sur cuivre (cuivres dont elle se sert aussi occasionnellement pour produire des gravures). Mimi Dupuis fait exécuter ses conceptions par l'artisan du cuivre Denis Lambert, de Sherbrooke, avant de les émailler. Ses pièces ne possèdent pas encore le raffinement des ouvrages des grands émailleurs mais certaines d'entre elles, par contre, ont déjà été primées et témoignent d'une âme hantée par les migrations des oies sauvages et par un passé mythique et fabuleux qui fait souvent songer à l'héritage celtique et aux légendes du Graal. Mimi Dupuis, un peu à la manière de Claude Dufour, de Chicoutimi, qui, lui, travaille sur des panneaux d'aluminium, semble parfois hantée par l'expression d'univers éteints, en dérive.

Durant mon bref séjour dans la région de Sherbrooke, je n'ai pu voir les œuvres que de quelques sculpteurs et, de chacun d'eux, trop peu de travaux. Il est regrettable que des questions de temps et d'argent ne permettent pas toujours de s'accorder le temps de méditation indispensable pour prendre connaissance de toute la richesse artistique et de tout le dynamisme créateur d'une région.

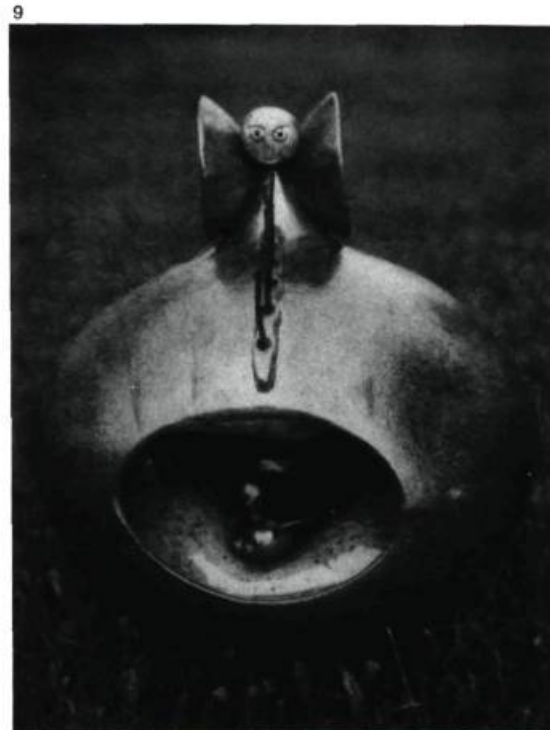
Stanley Rozynski a exposé, il y a environ six ans, à la Galerie Libre de Montréal. Son sens de



7



8



9

7. Stanley ROZYNSKI
Sans titre.
Céramique; H.: 2 m 35.

8. Gilles LARIVIÈRE
Maquette, grandeur nature,
du monument d'Alexander
Tilloch Galt.

9. Anke van GINHOVEN
Lady Landscape with the Bees.
Céramique; 61 cm x 45,75.

10. Pierrette MONDOU
Forêt (détail).
Tapisserie en laine.

11. Dean MULLAVY
Urne.
Céramique.

12. Jacques LADOUCEUR
Ouverture N° 3.
Polyester;
38 cm 10 x 25,40 x 30,48.

13. Morton ROSENGARTEN
Nu, 1977.
Aquarelle et encre.

14. Mimi DUPUIS
Les Fantômes.
Émail sur cuivre; 34 cm x 36,8.



10



11

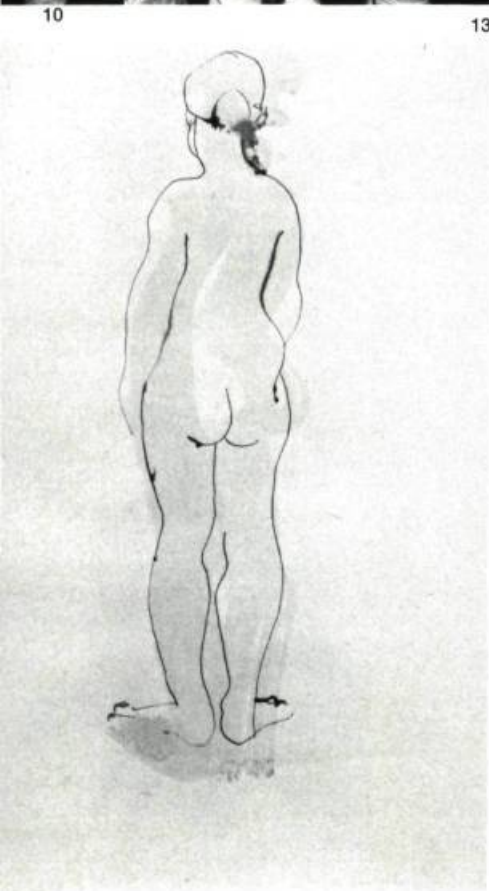


12

l'espace s'est projeté depuis dans le centre d'activité à saveur intégrée de Way's Mills, et l'une de ses meilleures sculptures peut être aperçue dans le jardin de la propriété, où elle a sans contredit sa place. En la voyant, on se prend à songer au microcosme d'une cité à venir où l'on n'aurait plus à *exposer* les œuvres puisqu'elles seraient à leur place et où l'on n'aurait plus à disserter et à parler d'art intégré puisque la chose serait vécue sans tape-à-l'œil et sans tapage. Il convient peut-être ici de souligner l'amitié qui lie Rozynski au sculpteur Jacques Chapdelaine, utopiste et aurovilien, architecte également dont l'existence entière témoigne de la recherche d'une vie intégrale et d'une passion pour la réalisation de tout l'être dans un espace choisi. Quant à Charles-Auguste Brisson, il doit le meilleur de son œuvre à la maladie des os qui le hante depuis l'enfance et à l'héritage folklorique des violoneux dont ses dernières pièces veulent être l'expression picturale.

Morton Rosengarten est un angoissé dont les bustes et les corps témoignent d'un univers en constant état de dissolution, c'est-à-dire de stagnation. Un univers rongé par le dedans et qui ne cesse de s'effriter; un univers hanté par la mort.

Jacques Ladouceur appartient à la première génération des sculpteurs issus du module d'arts plastiques de l'Université du Québec à Montréal. Il habite maintenant La Patrie, dans la région de Sherbrooke. Ses sculptures en polyester témoignent d'un art de symbiose et d'identité créatrice et, parfois, d'une chaleur irrésistible.



13

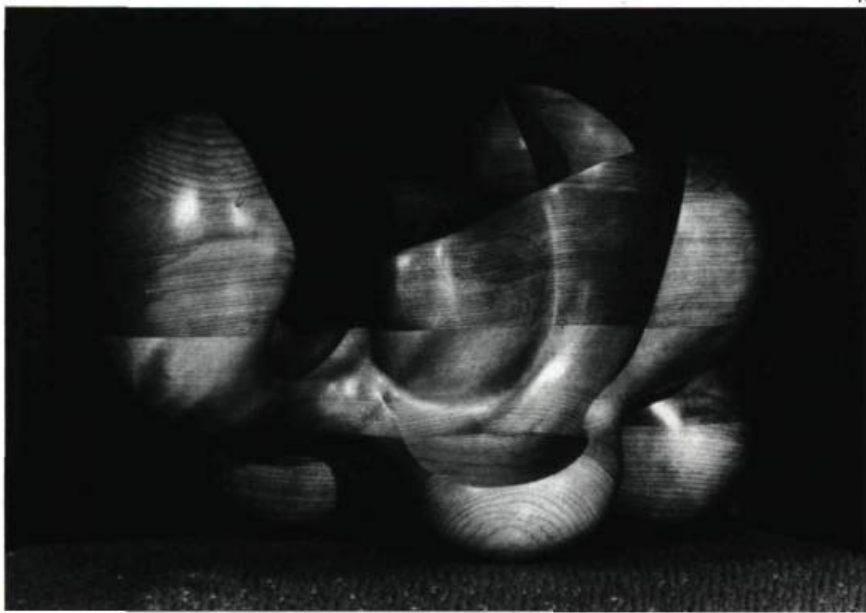


14



15. Marie BAZINET
*Je rêve de toundra et du
soleil de minuit.*
Tapisserie, teintures végétales;
40 cm 64 x 55,88.

16. Charles-Auguste BRISSON
Sans titre.
Sculpture sur bois;
35 cm 9 x 20,35 x 12,5.



16

Gilles Larivière a fait couler récemment, pour le compte de la Ville de Sherbrooke, un monument à la mémoire d'Alexander Tilloch Galt, ancien notable de la région qui fut l'un des Pères de la Confédération canadienne. Ce bronze est d'une conception très moderne en dépit de son aspect figuratif et témoigne d'un sens étonnant de l'espace, du mouvement polarisé et de la symétrie. La maquette (au moment de la rédaction de cet article, le monument n'était pas encore coulé) témoigne d'un sens rare de la présence à soi dans la masse. La plupart des sculptures que Larivière nous a montrées évoquent irrésistiblement des espaces habitables. Il semble y avoir, entre la forme pleine, sculpturale et pénétrante et la forme ouverte, architecturale et habitable, une polarisation dynamisante *mâle-femelle* que l'on retrouve chez beaucoup de sculpteurs. Comme si les deux étaient inséparables dans leur jeu. On dirait du monument de Larivière qu'il avance dans l'immobilité, qu'il se déplace en équilibre avec lui-même, qu'il bouge. Les traits du visage rappellent la forme d'un oiseau qui s'éloigne. Et l'on songe aux émaux sur cuivre de Mimi Dupuis. Ainsi en est-il, peut-être, quand l'espace ouvre ses ailes au temps.